

12

LA MAISON

INCENDIÉE,

OU

LES ENFANS DU CHARBONNIER,

MÉLODRAME ANECDOTIQUE EN UN ACTE,

PAR MM. MÉNISSIER ET ERNEST;

PRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DU CIRQUE OLYMPIQUE, LE 14 FÉVRIER 1823.



PRIX : 50 centimes.



PARIS,


CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,

Boulevard Saint-Martin, N°. 18.



1823.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

BAATZ, charbonnier.		M. Édouard.
GIROUX, meunier.		M. Bunel.
GEORGES, son fils.		M. Victor.
CATHERINE, sa femme.		M ^{me} . Baron.
THÉRÈSE, fille de Baatz.		M ^{lle} . Caroline.
JACQUOT, son fils.		M ^{lle} . Soph. Tigée.
Petit PIERRE, son autre fils.		Le petit Lagoute.
Un Enfant au berceau.		
JEAN-LOUIS, dragon.		M. Paul.
LORIO, garde-moulin.		M. Barthélemy.

La scène se passe à Baudricourt, dans les Vosges.

LA MAISON INCENDIÉE,

MÉLODRAME EN UN ACTE.

Au lever du rideau, Giroux, Baatz, le Notaire, Georges et plusieurs paysans, en habits de noce, sont à table; les autres forment des contredanses; Lorio, placé sur un banc du côté opposé, indique les figures.

SCÈNE PREMIÈRE.

GIROUX, CATHERINE, GEORGES, BAATZ,
THÉRÈSE, JACQUOT, LORIO, le Notaire, Paysans,
Paysannes.

LE NOTAIRE.

A la santé des époux.

GIROUX.

Au bonheur de nos enfans.

LORIO.

Attendez, n'buvez pas sans moi, v'là deux grandes heures que j'm'égosillons pour leur faire plaisir.

JACQUES, *sortant de dessous la table.*

J'tiens la jarretière.

LORIO.

Ai-je du guignon, il m'la encore soufflée.

CATHERINE, *sortant de la maison.*

Ne vous impatientez pas, l'couvert s'ra mis dans dix minutes.

BAATZ.

Nous attendrons en buvant.

THÉRÈSE, *à Lorio.*

Et puis pour l'houquet, j'vous chanterons la complainte de Jean-Louis.

JACQUOT.

Ça va.

BAATZ, *à part.*

Toujours Jean-Louis.

La Maison.

1

LORIO, à Jacques.

C'est égal, je t'en veux à toi. (*on danse*).

Air : *De Robert le Diable.*

Y avait une fois dans not' village
L'plus mauvais des garnemens ;
C'était l'effroi de chaque ménage ,
La terreur des fill's , des mamans .
Chaque amant, queue fort qui put être ,
Tremblait drès qu'il l'voyait paraître ;
Et celui dont les tours méchans
F'sait un scandale épouvantable .
C'était Jean-Louis (*bis*). ou l'diable.

LORIO.

C'est que c'était comme ça.

LES PAYSANS.

Ah ! mon dieu !..

LORIO.

Ah ! bas , laissez-donc.

Mes amis,
Plus d'soucis,
Sautons,
Chantons,
Il est parti
D'ici.

En c'jour, buvant
Souvent,
Morbleu, faisons bombance ;
Et le cœur à la danse,
En avant, en avant. (*bis*).

Deuxième Couplet.

Quoique tretous j'soyons braves,
Morguenne il nous battait au mieux.
Comme il buvait le vin d' nos caves !
D'nos poul's comme il mangeait les œufs !
Et lorsque, faisant du tapage,
Un marmot comm' toi n'est pas sage,
Qu'est-ce qu'on lui dit avec d'gros yeux,
Pour lui faire une peur effroyable ?
Voilà Jean-Louis (*bis*). ou l'diable.

JACQUOT.

Finis donc, c'est cet imbécille de Lorio, qui me fait peur.

LORIO.

Ah ! ah ! ah ! il a peur.

BAATZ.

Allons, finis, tu sais que toutes les fois que j'entends prononcer le nom de Jean-Louis, le sang me bouillonne dans les veines. C'est assez.

LORIO.

Mes amis,
Plus d'soucis,
Sautons,
Chantons,

Il est parti d'ici.
En c'jour, buvant souvent,
Morbleu, faisons bombance ;
Et le cœur à la danse,
En avant, en avant. (*bis*).

CATHERINE.

Le souper est servi.

GIROUX.

A table !

LE NOTAIRE.

Je suis fâché de vous quitter, mes bons amis, mais vous savez que ma santé ne me permet pas de rester plus longtemps parmi vous.

GIROUX.

Georges, tu donneras le bras à monsieur le Notaire, jusqu'à sa demeure.

GEORGES.

Oui, mon père.

THÉRÈSE, à Georges.

Ne sois pas longtemps.

BAATZ.

Dépêche-toi, Georges, nous t'attendrons pour nous mettre à table.

CATHERINE.

Allons, mes enfans, rentrons.

(*Le Notaire sort, conduit par Georges, les paysans suivent Giroux et Catherine dans la maison*).

SCÈNE II.

BAATZ, THÉRÈSE, JACQUOT, LORIO.

BAATZ.

Eh ! bien, Thérèse, tu ne suis pas la mère Catherine, elle a p'têt' besoin de toi.

THÉRÈSE, regardant sortir Georges.

Si, mon père, c'est que j'attendais...

BAATZ.

Ah !.. oui, je comprends, tu attendais quelque chose... un jour de noce !

JACQUOT, à *Lorio*.

Tu n'veux pas me dire ce qu'il était.

LORIO.

Tiens, est-ce que j'soimmes forcé d'raconter les histoires de tous les mauvais sujets du pays... Je l'ai chanté, c'est bien assez.

JACQUOT.

Eh ! bien, j'vais l'demander à mon père.

LORIO.

Est-il entêté !... je n'voulons pas.

BAATZ.

Voyons, voyons, qu'est-ce qu'ils ont encore... ils sont toujours à s'disputer.

JACQUOT.

C'est Lorio qui n'veut pas m'dire c'que c'était que c'Jean-Louis dont on parle toujours.

THÉRÈSE, *bas*.

Tais-toi donc, Jacquot, tu vas faire de la peine à notre père.

BAATZ.

Eh non, laisse-le, ma petite Thérèse ; Jacquot est un bon garçon, qui, j'en suis sûr, ne changera jamais de conduite. Mais c'est égal, il est bon qu'il apprenne l'histoire de Jean-Louis, afin qu'il sache c'qu'on gagne à d'venir mauvais sujet.

LORIO.

Comment, père Baatz, vous allez lui conter...

BAATZ.

Sans doute.

LORIO.

Ah ! alors si j'avais su... (à *Thérèse*). dites-donc, il va lui conter.

BAATZ.

Ecoute-moi, Jacquot. Jean-Louis était comme toi fils d'honnêtes parens qui l'adoraient, et qui mettaient tout leur espoir en lui ; moi-même, j'l'aimais tant, que je convins avec sa famille d'l'unir à ma fille, si l'bon dieu nous en accordait jamais une. Tout alla bien jusqu'à l'âge de dix-huit ans ; mais par malheur, à c't'époque un régiment de dragons vint à loger dans l'pays.

LORIO.

Oh ! des schnapans qui mangeaient nos poulets, j'm'en souviens, et qui m'ont battu !.. ah !..

BAATZ.

Jean-Louis fit connaissance avec les plus vauriens, qui l'ensorcelèrent si bien, qui n'les quittait plus ni jour, ni nuit ; toujours au cabaret, il passait avec eux, à boire, à jouer, un temps qu'il aurait dû donner au labourage et à ses parens... devenu méchant, chagrin et hargneux, il cherchait querelle à tous ses camarades.

LORIO.

Au point qu'moi, qu'était son plus ancien ami, il m'a donné une fois, en huit jours, plus de taloches que tu n'as de cheveux sur la tête, c'est-y ça un mauvais sujet.

BAATZ.

Ses parens et moi voulûmes lui faire des remontrances, mais bah !.. il ne faisait qu'en rire et allait toujours son train ; enfin, un jour de fête du village, poussé par ses nouveaux amis, il chercha dans le bal, dispute à ce pauvre Étienne Legend, que j'chérissions tous... un duel eut lieu le lendemain matin, Étienne fut tué ; cela fit un bruit terrible dans la commune... et pour échapper au châtiment qu'il méritait, il partit à la suite du régiment ; et depuis ce temps, nous n'en avons plus entendu parler.

JACQUOT.

Ah ! mon dieu !

LORIO.

Hein !

BAATZ.

Ses pauvres parens, exposés aux persécutions de la famille Étienne, ne purent assoupir l'affaire qu'à force de sacrifices ; tant d'efforts les épuisèrent, ils furent obligés de tout vendre, de quitter le pays ; et Jean-Louis devint si fort en horreur dans le canton, qu'malgré le temps qui s'est écoulé depuis son départ, on n'prononce encore son nom qu'en frémissant, et voilà le sort qui attend tous ceux qui seraient assez méchans pour vouloir l'imiter.

JACQUOT, *se jettant dans ses bras.*

Ah ! père, jamais ton p'tit Jacquot n'te causera c'chagrin-là

BAATZ.

Je te crois ben , aussi j't'aimons !

LORIO.

Et puis heureusement qu'il ne passe pas tous les jours des régimens de dragons.

BAATZ.

Ah ! ça , dis-moi donc , la nuit s'avance ; il y a une lieue et demie d'ici à notre chaumière , il est temps de s'en retourner.

JACQUOT.

Comment , r'tourner.

BAATZ.

D'puis la mort d'ta pauvre mère , c'est Thérèse qui prenait soin de ses frères... aujourd'hui qu'ta sœur s'marie , il est juste que tu la remplaces... allons... allons...

JACQUOT.

J'aurais pourtant bien voulu souper avec vous.

THÉRÈSE.

Tu as promis à not' père de lui obéir ; je t'enverrai des gâteaux.

BAATZ.

Comment , Jacquot ?..

JACQUOT.

Eh ! bien , j'y vais... j'y vais , mon père.

BAATZ.

Surtout prends bien soin de ton frère qui est au berceau.

LORIO.

Et moi j'vas faire un tour à la maison.

BAATZ.

Viens , Thérèse. C't'enfant-là est gentil à croquer.

SCÈNE III.

JACQUOT , *revenant.*

Les v'là rentrés. J'voudrions m'en aller , et j'me sentons comme cloué là ; ils vont souper dam ! et moi il faut que j'aille manger avec les marmots , l'beau plaisir... c'n'est pas juste , un frère doit assister au mariage de sa sœur , j'ai toujours vu ça , moi. Ah ! ben oui , mais c'pauvre petit Pierre est tout seul à s'ennuyer... c'n'est pas celui qui est au berceau qui peut jouer avec lui... allons-nous en... si avant d' partir , j'pouvais tant

seulement voir le coup-d'œil à travers la serrure. (*il approche de la porte, on entend chanter dans la coulisse*). On vient par là... tiens, qu'est-ce que je vois donc là bas?.. c'est un soldat... qu'est-ce qu'il vient donc faire ici.

(*Il se cache en face*).

SCÈNE IV.

JACQUOT, JEAN-LOUIS.

JEAN-LOUIS, *entrant*.

Ouf! la marche est bonne; c'est bien ça, la fontaine, la petite maison, rien n'est changé; me voilà donc de retour dans mon pays!

JACQUOT, *à part*.

Dans son pays! tiens, cheux qui est-il donc, lui?

JEAN-LOUIS.

Après six ans d'absence, ça fait tout d'même plaisir.

JACQUOT, *à part*.

Après six ans! ça serait-y une connaissance de Jean-Louis?

JEAN-LOUIS.

Mes parens vont être bien surpris, quel sefa leur accueil? j'ai fait tant de sottises!

JACQUOT.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

JEAN-LOUIS.

J'étais si jeune, mais le service m'a bien changé.

JACQUOT, *s'approchant*.

Je n'entends pas.

JEAN-LOUIS.

Une fois de retour au régiment, plus d'cabaret... qu'les dimanches, plus d'jeu, que l'jour de garde.

JACQUOT.

Il a parlé d'jeu.

JEAN-LOUIS.

Presque plus d'sentiment... plus... j'allais dire plus de duels... c'est pourtant mon seul défaut... mais c'est une bagatelle... deux ou trois par mois, tout au plus, ma tête est si vive. Allons, Jean-Louis.

JACQUOT, *à demi-voix*.

Tiens, c'est c' mauvais sujet d' Jean-Louis.

La Maison.

JEAN-LOUIS.

Console-toi, mon garçon ! il n' faut que d' la patience, ça viendra.

JACQUOT.

J' voudrais bien l' connaître.

JEAN-LOUIS.

S'ils allaient me trouver trop sage à présent ; faut prendre garde, je leur parlerai, avant de me faire connaître, pour savoir leurs intentions. Si j'avais encore là mon ex-ami Lorio.

LORIO.

Me v'là.

JEAN-LOUIS.

Eh ! c'est lui.

LORIO.

Jean-Louis ?

JEAN-LOUIS.

Oui, Jean-Louis.

LORIO.

Jean-Louis, c'est-y possible.

JEAN-LOUIS.

Descends.

LORIO.

Me v'là.

SCÈNE V.

JACQUOT, *caché*, JEAN-LOUIS, LORIO.

JEAN-LOUIS.

Eh ! arrive donc.

LORIO.

Ce brave Jean-Louis. (*Il l'embrasse*).

JACQUOT.

Tiens, il lui saute au cou.

LORIO.

T'es donc soldat, toi ?

JEAN-LOUIS.

Ma foi oui, je me suis engagé, et je ne m'en repends pas, j'avais besoin d'une leçon.

JACQUOT.

J' crois ben, qu'il en avait besoin.

JEAN-LOUIS.

Quel est ce petit bonhomme-là ?

LORIO, *apercevant Jacquot.*

Tiens, te v'là encore là, toi, (*à Jean-Louis*). Tu ne le connais pas, c'est l' petit Jacquot, le fils du père Baatz.

JEAN-LOUIS.

Le fils du père Baatz. (*Il va à lui*).

JACQUOT.

Oui, M. Jean-Louis, c'est que vous ne me faites pas peur, à moi.

JEAN-LOUIS.

Comment, peur.

JACQUOT.

Ils disent tous que vous êtes si méchant... nous verrons.

JEAN-LOUIS.

Comment, morbleu.

LORIO.

Vois-tu, ils sont si mauvaises langues, ces paysans...

JEAN-LOUIS.

Et ton père ?

JACQUOT.

Il se porte bien, grâce à dieu, il est là avec ma sœur Thérèse ?

JEAN-LOUIS.

Thérèse !

JACQUOT.

Elle s'est mariée aujourd'hui.

JEAN-LOUIS.

Mariée ! mille bombes. (*Il met la main sur son sabre*).

JACQUOT.

Avec Georges, le garde forestier ; le fils du meunier Giroux.

LORIO.

Tu ne l'as jamais vu.

JEAN-LOUIS.

Sois tranquille, nous aurons bientôt fait connaissance. Vas trouver le père Baatz, dis-lui qu'un voyageur veut lui parler.

LORIO.

Mais...

JEAN-LOUIS.

Vas et ne réplique pas.

LORIO.

Fait-il le taquin , donc ?

SCÈNE VI.

JEAN-LOUIS , JACQUOT.

JACQUOT , à Jean-Louis.

Dis-donc , dis-donc , Jean-Louis , est-ce que tu es en colère par hasard ?

JEAN-LOUIS.

Il n'y a peut-être pas de quoi , morbleu.

JACQUOT.

C'est qu'il ne faudrait pas en vouloir à mon père , parce que...

JEAN-LOUIS.

Comment , parce que...

JACQUOT.

Je ne suis pas encore grand , mais c'est égal , ça viendra ; j'aurai p'tête un jour comme toi , une paire de moustaches , un sabre au côté , et alors...

JEAN-LOUIS.

Il me cherche querelle , je crois ; te sentirais-tu des dispositions à devenir soldat ?

JACQUOT.

Des dispositions ! je ne sais pas ce que c'est qu' ça ; mais je ne peux pas voir un soldat , que le cœur ne me batte aussitôt.

JEAN-LOUIS.

Voyez-vous , c' marmot... ils sont tous comme ça.

JACQUOT.

Ah ! qu' ça doit être beau d'aller à l'armée de la guerre.

JEAN-LOUIS.

Voyons donc. (*il lui met son casque*). Pas trop mal , ma foi , eh ! bien , si tu veux , je t'emmène avec moi. Je te fais recevoir trompette , morbleu , ensuite dragon.

JACQUOT.

Trompette... dragon... partons tout de suite... mais non , il faut que je retourne à notre chaumière.

JEAN-LOUIS.

A votre chaumière ?

JACQUES.

Oui , je devrais déjà y être ; il y a près d'une heure que mon père m'a ordonné d'm'en aller.

JEAN-LOUIS.

Et tu es encore ici ?.. allons , un quart de conversion, mon p'tit bonhomme.

JACQUOT.

Tu me chasses ?

JEAN-LOUIS.

Comment, morbleu, tu vas être militaire; et tu n'obéis pas à ton officier ? apprends qu'un bon soldat doit toujours respecter la discipline.

JACQUOT.

Toujours ? j'm'en vais alors.

JEAN-LOUIS.

C'est ça... demi-tour à droite , en avant , marche. (*il sort au pas*).

SCÈNE VII.

JEAN-LOUIS , *seul*.

Ce que je viens d'apprendre est-il vrai ?.. Thérèse en a épousé un autre , moi qui venais lui apporter le fruit de mes économies... quand j'avais de l'espoir, ma ceinture me paraissait trop légère , à présent , elle est diablement lourde... ah! mon pauvre Jean-Louis , tu portes bien la peine de tes sottises... je le verrai pourtant ce monsieur Georges ; je suis devenu sage.. mais c'est égal , j'ai bien fait de renvoyer le petit , le sang me monte à la tête , et j'aurais fini par lâcher devant lui quelques bêtises , dont je me serais repenti ensuite... mais j'entends du bruit , un paysan s'avance... pourquoi donc le cœur me bat-il comme ça ?

SCÈNE VIII.

JEAN-LOUIS , GEORGES.

GEORGES.

Ah ! ah ! un soldat ? demandez-vous quelqu'un , mon ami ?

JEAN-LOUIS.

Ça dépend , mon camarade.

GEORGES.

Comment ça dépend , vous devez savoir...

JEAN-LOUIS.

Il n'y a qu'une chose que je devrais savoir.

GEORGES.

Et laquelle ?

JEAN-LOUIS.

C'est votre nom.

GEORGES.

Je puis le dire sans déshonneur , je m'appelle Georges.

JEAN-LOUIS , *à part.*

Georges , c'est lui.

GEORGES.

Et vous , comment vous nomme-t-on ?

JEAN-LOUIS.

Moi ? (*à part*). Diable ! tiens , des fredaines , ça ne déshonore pas. (*haut*). Jean-Louis.

GEORGES.

Qu'entends-je ? vous... et que venez-vous faire?..

JEAN-LOUIS.

Voir Thérèse.

GEORGES.

Thérèse ?.. si je le permets.

JEAN-LOUIS.

Comment!

GEORGES.

Vous ignorez sans doute que je viens de l'épouser?

JEAN-LOUIS.

Non , je le savais... mais n'importe , elle m'aurait appris au moins si son cœur a été forcé.

GEORGES.

Croyez-vous qu'elle vous regrette?

JEAN-LOUIS.

Pourquoi pas! que feriez-vous si cela était ?

GEORGES.

Je n'ai rien à répondre à une pareille question , éloignez-vous.

JEAN-LOUIS.

Il n'y a qu'une seule manière de me faire disparaître, m'entendez-vous ?

GEORGES.

J'ai été soldat.

JEAN-LOUIS.

Il fait encore un peu jour, vous avez dû conserver votre sabre.

GEORGES.

Un moment, je ne suis pas si pressé que vous.

JEAN-LOUIS.

Vous avez peur.

GEORGES, *lui posant la main sur son cœur.*

Mon cœur bat-il ?

JEAN-LOUIS.

Non, vous êtes un brave, pourquoi ne pas vouloir à présent ?

GEORGES, *souriant.*

Ecoutez-donc, je ne suis marié que depuis ce matin, voilà deux ans que j'aime Thérèse, et que j'aspire au bonheur.

JEAN-LOUIS.

Eh ! bien ?

GEORGES, *souriant.*

Eh ! bien, la société se retire à dix heures... à une heure après minuit...

JEAN-LOUIS.

Où ?

GEORGES.

Auprès du grand bois.

JEAN-LOUIS.

Ne manquez pas.

GEORGES.

Soyez tranquille.

JEAN-LOUIS.

Adieu.

GEORGES.

Au revoir. (*à part*). Allons trouver Thérèse, et si elle m'aime autant que je le crois, je puis mourir après.

(*Il marche à grands pas vers la demeure de son père; il va entrer, quand Lorio, sortant vivement, le heurte*).

LORIO.

Ah ! pardon , excuse. (*Georges rentre*).

SCÈNE IX.

JEAN-LOUIS , LORIO.

LORIO.

Tiens , c'est monsieur Georges , est-ce que tu viens de le rencontrer ?

JEAN-LOUIS.

Oui , mais nous ne nous sommes pas vu d'assez près.

LORIO :

Comment ?

JEAN-LOUIS.

Et pour pouvoir reconnaître nos visages , nous nous sommes donné rendez-vous.

LORIO.

Comment , rendez-vous , dans quel endroit ?

JEAN-LOUIS.

Près du grand bois , cette nuit , à une heure.

LORIO.

A une heure , pour vous reconnaître , mais il fera noir comme dans un four.

JEAN-LOUIS.

Non , tu nous éclaireras.

LORIO :

Ah ! ça , m'expliqueras-tu...

JEAN-LOUIS.

Comment , imbécille , tu ne devines pas que nous nous battons ?

LORIO.

Et pourquoi ça ?

JEAN-LOUIS.

Est-ce qu'il ne m'enlève pas ma femme , morbleu.

LORIO.

Par exemple , si tous ceux à qui on prend les femmes se battaient , les maris ne risqueraient rien...

JEAN-LOUIS.

Tu ne connais rien aux duels.

LORIO.

C'est vrai , j'ai pas la grande habitude... et v'là l'premier... je n'serai pas fâché d'en être témoin.

JEAN-LOUIS.

Ah ! ah ! tu veux être témoin , mais ils se battent quelquefois les témoins.

LORIO.

Diable , alors je ne veux plus.

JEAN-LOUIS.

Rassure-toi , je t'en éviterai la peine.

LORIO , *hésitant.*

C'est que je n'ai rien pour éclairer.

JEAN-LOUIS.

Eh ! bien , file au village , cherche des torches , des flambeaux , des lanternes , ce que tu voudras ; pendant ce temps , je coucherai dans ta maison.

LORIO.

J'oubliais de te dire que le père Baatz... mais le v'là... restons , pour voir ce que tout ça va devenir.

SCÈNE X.

Les Mêmes, BAATZ.

BAATZ.

Qu'est-ce qui me demande , est-ce vous , soldat.. que vois-je ? Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Lui-même , père Baatz.

LORIO.

A-t-il du front.

BAATZ.

Jean-Louis de retour , dans quel dessein ?

JEAN-LOUIS.

Je n'en avais que de bons , quand je me suis mis en route ; mais je ne devais pas m'attendre que le père Baatz , qui tient tant à sa parole , en aurait manqué envers moi.

La Maison.

BAATZ.

Si quelqu'un avait à s'en plaindre, ce devrait être tes parens.

JEAN-LOUIS.

Aussi, je cours...

BAATZ.

Où vas-tu ?

JEAN-LOUIS.

Dans la demeure de mon père, implorer mon pardon.

BAATZ.

Ignorest-tu donc que grâce à toi, exposés à mille persécutions dans ce pays, tes parens l'ont quitté il y a quelques années, et que presque dans la misère, ils habitent aujourd'hui à plus de vingt lieues d'ici.

JEAN-LOUIS, *à part.*

Qu'entends-je ! et moi qui venais pour les consoler, pour leur rendre l'aisance.

LORIO.

Ça paraît lui faire de la peine.

BAATZ.

Eh ! bien, sois juste... ai-je mal fait de manquer de parole à un mauvais sujet tel que toi.

JEAN-LOUIS.

Père Baatz, je ne suis qu'un soldat ; mais je sais aussi bien que ceux qui sont chargés de nous l'apprendre, qu'à tout péché miséricorde.

BAATZ.

Il n'y en a pas pour un fils ingrat.

JEAN-LOUIS.

Père Baatz, père Baatz. (*à part*). Quand je les ai quittés en déchirant leur cœur, ils m'ont peut-être regretté, et maintenant que je viens pour faire leur bonheur, ils m'outragent, ils m'accablent, mille bombes !

BAATZ.

Je n'ai plus qu'un mot à te dire, ta présence n'est faite que pour troubler le village, vas-t-en.

JEAN-LOUIS.

Oui, je m'en vais; Baatz, vous ne connaissez pas celui que vous traitez ainsi. (*à part*). Il me reverra bientôt, j'étouffe: (*haut*). Adieu. (*Il fait une fausse sortie, et entre dans la maison*).

SCÈNE XI.

BAATZ, LORIO.

LORIO.

Il a l'air aussi méchant qu'autrefois. Ah! père Baatz, avez-vous vu comme Jean-Louis était en colère.

BAATZ.

Qu'est-ce que ça me fait, je ne le crains pas.

LORIO.

Oui, vous... mais peut-être est-il à craindre pour d'autres.

BAATZ.

Comment, pour d'autres, que veux-tu dire?

LORIO.

Ah! si j'étais sûr qu'il ne peut pas nous entendre.

BAATZ.

Et parle donc, poltron?

LORIO.

Eh! bien, père Baatz, Jean-Louis a rencontré vot' gendre, il y a eu des mots, et ils doivent se battre cette nuit.

BAATZ.

Cette nuit!

LORIO.

Oui, cette nuit, dans l'obscurité; mais soyez tranquille, c'est moi qui tiendrai la chandelle.

BAATZ.

Est-il possible?

LORIO.

Eh! mon dieu oui; quand tout le monde sera endormi, monsieur Georges doit s'relever avec son bancal, et vlan... c'est ça qui est affreux, heim?

BAATZ.

Infortuné père... infernal Jean-Louis, son premier pas dans la commune est marqué par un malheur.

LORIO.

V'là vot' fils, n'dites pas que c'est moi...

BAATZ.

C'est bon, laissez-nous... laissez-nous seuls.

SCÈNE XII.

BAATZ, GEORGES, LORIO.

GEORGES.

Je vous cherchais, mon père, votre absence nous inquiétait.

LORIO.

Je voudrais bien entendre ce qu'ils vont se dire.

BAATZ.

Georges, mon cher Georges, je suis bien aise de me trouver seul avec toi. Habitant de cette commune, j'ai pu juger de tes vertus; je t'ai donné la main de ma fille, et tu as promis ce matin de lui servir d'appui.

GEORGES.

Tant que je vivrai, je tiendrai ma parole.

BAATZ.

Tant que tu vivras, j'y compte; mais si tu cédaï à un mouvement de vivacité, si provoqué par un mauvais sujet, tu oubliais que tu es marié, que ta vie appartient toute entière à celle qui t'a donné sa foi, si tu exposais des jours chers à ton vieux père, à ta mère, à tous tes amis.

GEORGES.

Pouvez-vous penser...

BAATZ.

Georges, tu n'as donc plus de confiance en moi, ne suis-je pas le père de ta Thérèse, le tien?.. Georges, tu dois te battre.

GEORGES.

Ne croyez pas...

BAATZ.

Je sais tout.

GEORGES.

Il aurait parlé.

BAATZ.

Ce n'est pas lui... trop avide de ton sang , qu'a-t-il à perdre? il n'a pas d'épouse , sa famille le repousse ; mais toi , mon cher Georges...

LORIO.

Voilà que ça s'échauffe.

GEORGES.

Eh ! bien oui , mon père , il n'est que trop vrai , j'ai vu Jean-Louis , et je n'ai pu supporter son insolence ; dans deux heures , l'un de nous deux doit avoir cessé de vivre ; mais que feriez-vous à ma place ?.. souffririez-vous une insulte , et voudriez-vous que je passasse à tous les yeux pour un lâche ? j'ai été soldat.

BAATZ , *l'embrassant.*

Mon'cher Georges... je serai ton témoin.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes , GIROUX , CATHERINE , THÉRÈSE ,
Paysans , Paysannes.

GIROUX.

Eh ! bien , que diable faites-vous donc là tous deux , voilà nos amis qui se disposent à se retirer.

THÉRÈSE , à Georges.

C'est bien aimable à vous , de nous laisser ainsi.

GEORGES.

Ma bonne Thérèse.

CATHERINE.

Monsieur Baatz prend bien son temps pour se promener.

BAATZ.

J'avais à parler à votre fils.

CATHERINE.

Vous savez qu'il n'y a pas de bonne fête sans lendemain , au revoir , au revoir.

GIROUX.

Et nous , rentrons.

LORIO.

Bonsoir tout le monde.

(Ils sortent).

SCÈNE XIV.

LORIO, JEAN-LOUIS.

LORIO.

Les v'là qui s'envont, ils nous laissent le champ libre ; quand je pense qu'y va y'avoir du sang de répandu. Au fait, c' n'est pas ma faute, à moi, pourquoi Georges a-t-il taquiné le dragon ? j' crois qu' v'là l' moment de le réveiller, il m'a promis de me couper les oreilles si je manquais... oh ! Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Est-ce toi, Lorio.

LORIO.

Il est l'heure.

JEAN-LOUIS.

Me v'là.

LORIO.

L' camarade va arriver.

JEAN-LOUIS.

Et de la lumière ?

LORIO.

Je vais chercher ma lanterne.

SCÈNE XV.

JEAN-LOUIS, *seul.*

Je reviens dans mon pays pour regagner l'amitié de mes compatriotes, et à peine arrivé, je vais encore me battre, et contre qui... ah ! père Baatz, vous aviez bien raison, je suis un vaurien... mais aussi pourquoi m'enlève-t-il ma future... je ne tenais pas à me marier... mais c'est à cause du procédé.. on devait au moins me prévenir... au fait, je ne pouvais raisonnablement pas croire qu'on m'eut attendu ; je ne voulais que voir mes parens, et ma conduite les a forcés à fuir, à quitter la maison de leur père, ah ! Jean-Louis, comment pourras-tu jamais réparer tant de torts. (*Il s'assied sur un*

banc et appuie sa tête dans ses mains). Voici l'heure du rendez-vous... j'ai bien envie de me laisser tuer. (*Il appelle*). Lorio, Lorio?

LORIO.

Me v'là.

SCÈNE XVI.

JEAN-LOUIS, LORIO.

JEAN-LOUIS.

Allons , marche devant moi.

UN PAYSAN.

Au secours ! au secours ! miséricorde , la forêt est en feu.

JEAN-LOUIS.

Comment , la forêt est en feu ?

LORIO.

Ah ! mon pauvre Jean-Louis , il n'y a plus de doute , ça se voit d'ici , toute la forêt est embrasée , c'est dans la direction de la chaumière du père Baatz.

LE PAYSAN.

Je vais l'avertir , et courir au village , pour faire sonner le tocsin. (*Il sort*).

JEAN-LOUIS.

Du père Baatz , ventrebleu !

LORIO.

Et ses pauvres enfans qui y sont , ils vont être brûlés , c'est sûr. (*Il sort*).

SCÈNE XVII.

JEAN-LOUIS, seul.

Ses enfans , ô ! ciel... il n'y a pas un instant à perdre... mais l'heure du rendez-vous... mon honneur... ah ! puis-je hésiter un moment , songeons à sauver nos semblables , avant de penser à les immoler.

(*Il sort en courant , et dans l'état le plus violent ; on entend la cloche et des cris derrière le théâtre*).

LORIO , accourant.

Au feu ! au feu !

SCÈNE XVIII.

LORIO, GIROUX, BAATZ, CATHERINE, GEORGES,
THERÈSE, Paysans.

BAATZ, paraissant.

Que signifie ce bruit ?

LORIO.

Père Baatz, votre cabane brûle.

BAATZ.

Grands dieux ! mes pauvres enfans.

GEORGES.

Ah ! courons les sauver, s'il en est temps encore.

CATHERINE.

Au secours ! au secours !

GIROUX :

En avant, mes amis.

(Les paysans sont accourus aux cris de Lorio. Plusieurs d'entr'eux conduisent une charrette chargée de tonneaux. Les femmes, les enfans portent des seaux. Les hommes s'arment de haches, de pioches et de cordages, on entend sonner la cloche, Georges et Baatz dirigent les mouvemens, effroi, tableau, tout le monde sort en courant).

CHANGEMENT.

Le théâtre représente l'intérieur de la chaumière de Baatz, une table est au milieu, etc.

SCÈNE XIX.

JACQUOT, PIERRE, un Enfant au berceau. (*Jacquot sort d'une chambre avec son frère*).

JACQUOT, à Pierre qui dort.

Petit Pierre ? petit Pierre ?

PIERRE.

Laisse-moi donc tranquille.

JACQUOT.

Eh! viens donc... puisqu'ils sont à la noce... puisqu'ils dansent , il faut faire comme eux.

PIERRE.

Eh! non , j'aime mieux dormir.

JACQUOT.

Voyons , faut-il que j'aie autant de mal à te réveiller , que j'en ai eu pour endormir celui qui est dans son berceau ; vas, vas, je mangerai tout seul les gâteaux qu'on doit nous envoyer.

PIERRE , *gaiment.*

Des gâteaux...

JACQUOT.

Là! j'étais bien sûr de le réveiller , dis donc ? sais-tu que je vais être dragon.

PIERRE.

Toi?.. ah! ah!

JACQUOT.

Oui, oui... dragon , j'ai rencontré Jean-Louis... ce mauvais sujet... tu sais bien?

PIERRE.

Qu'est-ce que cela me fait.

JACQUOT.

Allons... il va se rendormir , attends, attends, je vais te réveiller. (*Il court chercher deux sabres*). Tieux, Pierre, prends ça , j' vais te montrer comme on fait quand on est dragon. (*Il donne un coup sur les doigts de Pierre*).

PIERRE , *jettant le sabre.*

Ah! la , la! le méchant.

JACQUOT.

Ce n'est rien , ce n'est rien... ce pauvre petit frère. (*Il l'embrasse*). Ah! ça , mais... ils ne viennent pas trop vite. (*On voit une lueur à la fenêtre*). Je crois bien qu'il doit avoir envie de dormir , il fait jour. (*Pierre s'est endormi sur une chaise*). Si j'allais jusqu'au village , au-devant de mon père ; prenons garde de le réveiller , il aurait peur en se voyant tout seul.

(26)

(*Il marche sur la pointe du pied, et lorsqu'il veut sortir il aperçoit les flammes*).

Ah ! mon dieu, la forêt est toute en feu.

PIERRE, *se réveillant*.

Eh ! bien... mon frère, mon frère.

JACQUOT.

Me voilà, n'ait pas peur. (*La chaumière commence à prendre feu*).

PIERRE.

Ah ! frère, vois donc le feu.

JACQUOT.

Mon petit frère qui est au berceau, comment le sauver.

SCÈNE XX.

Les Mêmes, JEAN-LOUIS.

JEAN-LOUIS, *sans être vu*.

Où êtes-vous ? où êtes-vous ? venez, mes enfans. (*Il veut les sauver*).

JACQUOT.

Non, non, mon frère qui est au berceau, là.

SCÈNE XXI.

GEORGES, *arrivant*.

Que vois-je ! Jean-Louis au milieu des flammes ; ou je le sauverai, ou nous mourrons ensemble.

SCÈNE XXII.

Tout le Monde.

BAATZ.

Grand dieu ! mes enfans.

GEORGES, *en dedans*.

Fuyez ! fuyez !

(*Georges sort de la chaumière, la démolition tombe, Jean-Louis paraît, tenant le berceau sous son bras*).

JEAN-LOUIS.

Il est sauvé ! le voilà. (*Tableau*).

BAATZ.

Mon cher Jean-Louis, je te dois plus que la vie, tu as sauvé mes enfans, que veux-tu pour récompense ?

JEAN-LOUIS.

Père Baatz, vous parlez de récompense, un vrai soldat ne la trouve-t-il pas toujours dans son cœur, lorsqu'il a fait une bonne action... terrible sur le champ de bataille, mais toujours humain après la victoire, voilà la seule récompense d'un soldat qui veut mourir pour ses concitoyens et sa patrie. Mais voilà une chaumière diablement maltraitée... heureusement que ma ceinture n'est pas brûlée... tenez, partageons moitié pour vous, moitié pour mes parens.

BAATZ.

De quels torts nous sommes coupables.

JEAN-LOUIS.

Des torts ! j'en avais mille fois de plus grands à réparer. (*Il prend la main de Georges et de Thérèse*). Allons, soyez heureux, je serai trop payé, si j'ai retrouvé votre amitié et celle de mes compatriotes.

TOUS.

Vive Jean-Louis ! vive Jean-Louis !

TABLEAU.

F I N.